

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE.

VOL. I.—No. 4.

QUEBEC, SAMEDI, 4 MAI 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

FEUILLETON DU "CANCAN."

4 MAI 1878.—No. 4.

LA FIANCÉE D'ERIC.

Par EMMANUEL GONZALEZ.

IV

Sur la route qu'elle devait suivre, on voyait aux environs du camp une vieille maison branlante et abandonnée, qu'un vivandier venait, depuis la veille, de convertir en cabaret.

Dans cette espèce de bouge se trouvaient cinq soldats qui jouaient en vidant quelques cruches de bière ; mais deux d'entre eux seulement tenaient les cartes : l'un de ces joueurs était Hermann le rouge, l'autre un jeune étudiant qui avait été si indignement trompé par sa première maîtresse, que ne voulant ni se faire moine ni se suicider, il avait pris le parti des armes ; pourtant il n'entendait pas raillerie au sujet de sa mésaventure d'amour, quoiqu'il en parlât lui-même dans ses heures d'abandon ; il dégustait facilement, et comme il était fort bonno lame, les railleurs y regardaient à deux fois. Il se nommait Frédéric Tiefenbach.

Les trois autres soldats étaient de nouvelles recrues, véritables souffredouleurs que le vaillant Hermann traitait partout à sa suite parce qu'il leur savait le gousset bien garni. Hermann qui avait déjà perdu vingt rixdalers, proposa quitte ou double. Tiefenbach accepta ; et cette fois encore la chance fut pour lui.

—Bombardo ! s'écria le colosse en frappant violemment du poing sur la table, avant de jouer avec toi j'aurais dû me souvenir du proverbe : "Malheureux en femme, heureux au jeu."

Frédéric pâlit, et, cachant tout à coup sa tête dans ses mains, on l'entendit sangloter comme un enfant ; les larmes coulaient à travers ses doigts. Mais le grenadier n'eut pas pitié de cette douleur sincère qui avait réveill...

les spectateurs ; les autres soldats faisaient silence ; Hermann, lui, éclata de rire.

—Quelle femmelette ! tu fais honte au régiment, Frédéric ! Il faudra retourner vers ta maman, mon garçon ; tu n'es pas assez grand pour manger des Russes.

Tiefenbach l'interrompit.

Le grenadier ne l'écouta pas.

—Prends garde, Frédéric ; les bons amoureux font des mauvais soldats ; si tu voyais passer au bout de la prairie la robe blanche de ta Charlotte, tu déserterais pour la suivre, et bonsoir la compagnie ! Notre roi bien-aimé ne plaisante pas avec les déserteurs.

Frédéric releva la tête comme un dormeur réveillé en sursaut :

—Qui a prononcé le nom de Charlotte ?

—C'est moi. Y a-t-il défense d'en parler sous peine de mort ?

—Oui, je l'ai défendu, reprit le jeune homme d'une voix sourde.

Hermann se mit à rire.

—Aux autres, c'est possible, mais à moi !...

—A tout le monde, sans exception, s'écria Tiefenbach avec une sorte d'égarément. La plaie est toujours vive et je ne veux pas que chacun y retourne le doigt.

—La foudre écrase le sot ! dit Hermann impatienté ; mais le colonel lui-même ne m'empêcherait pas de dire que ta Charlotte a bien fait de se moquer d'un amoureux de ta trempe !

Il n'avait pas achevé que Frédéric, se ruant sur lui avec l'agilité d'un chat, lui brisa son cruchon de grès sur la tête, et tirant aussitôt son sabre, se mit en défense. Hermann, étourdi du coup, ne pouvait se lever, il tendit vers Tiefenbach son poing fermé :

—Patience, vipère, patience ! je te briserai tout à l'heure entre mes mains comme tu m'as broyé ton pot sur le crâne.

Mais Frédéric était dégrisé de son accès de colère, et se repentant de sa brutalité :

—J'ai eu tort, camarade, j'en conviens. Tends-moi la main et pardonne-moi loyalement. Quant aux quarante rixdalers, je t'en tiens quitte.

Hermann grinça des dents :

—Ah ça me prends-tu pour un men-

diant, à cette heure ? Est-ce que je t'ai demandé la charité, mon beau tourtereau ? Je te payerai ma dette de jeu, par tous les diables ! mais je te payerai aussi ma dette de sang.

Frédéric essaya de le calmer.

—Le roi n'aime pas plus les duellistes que les déserteurs, Hermann. Mieux vaut garder notre sang pour la bataille.

—C'est cela, dit le grenadier ; tu iras dire partout que tu as cassé ton cruchon sur la tête d'Hermann, comme un surnois, et que tu l'as envoyé promener quand il t'a demandé raison. Tu es sans doute de trop bonne maison pour croiser le sabre avec moi ; mais je saurai bien te forcer à déguster, pauvre poltron.

—Poltron ! s'écria Frédéric qui devint pourpre.

—Oui, poltron devant le camarade que tu as outragé comme devant cette Charlotte qui t'a trahi !

—Encore ce nom ! Tais-toi, Hermann !

—Je te souffletterai devant elle, dit le grenadier.

Puis il se leva en trébuchant, saisit son sabre et retroussa sa moustache. Il fit ensuite signe aux trois soldats d'approcher :

—Vous allez nous servir de témoins !

Au moment où ils sortaient tous quatre du cabaret, ils virent s'avancer un jeune homme en costume d'étudiant, Tiefenbach courut à lui.

—Vous sortez de l'université de Göttingue, mon camarade ?

Le nouveau venu, légèrement troublé, hocha silencieusement la tête en guise d'affirmation.

—Alors vous avez entendu parler de moi ? poursuivit avec une sorte d'omphose ironique le malencontreux amant de Charlotte. Je suis ce fameux Frédéric Tiefenbach, de Leipsick, chassé de l'université pour avoir surmonté d'un bonnet d'âne la chaire qu'occupait le vieux et honorable docteur Bettman.

Le jeune étudiant s'inclina de nouveau, Frédéric continua :

—Or, j'ai maille à partir avec ce grand diable de grenadier qui se dressé là-bas comme une montagne de chair et d'os.

—Et vous voulez que je juge votre différend.

—Non, mais je vous prie de me servir de témoin, car il en a deux, et il m'en manque un, ce qui est contraire aux usages.

—Moi, témoin d'un duel ! dit l'étudiant avec une émotion visible.

—Vous n'en êtes pas sans doute à votre apprentissage, et vous devez vous être déjà battu pour votre compte, si vous êtes un véritable étudiant.

Ces derniers mots firent monter le rouge au visage du jeune homme, et il s'empressa de répondre :

—Je serai votre témoin quoiqu'une affaire urgente m'appelle à Altranstad.

—Oh ! je vous rendrai bientôt votre liberté, dit Frédéric avec un sourire mélancolique. Hermann a beau jeu avec moi, car je ne tiens pas à défendre ma vie.

Cependant le grenadier brandissait son sabre en frappant du pied pour appeler son adversaire au combat. Une cruauté froide brillait dans ses yeux, ses narines se ridaient comme celles du tigre flairant une proie, et un sourire insultant crispait ses lèvres. Tout à coup ses yeux rencontrèrent ceux de l'étudiant, et une sorte d'inquiétude se peignit sur ses traits ; mais, après l'avoir attentivement examiné, il fut convaincu de n'avoir jamais vu ce visage doux et pâle, et respira bruyamment comme s'il eût été étonné d'avoir ressenti une émotion inexplicable, presque voisine de la peur. Il pensa involontairement au dernier regard de l'officier saxon qu'il avait tué la veille, éprouva comme un vague désir de ne pas se conduire comme une bête féroce devant le nouveau témoin de Frédéric, et se jura à peu près à lui-même de ne pas tuer son adversaire.

Hermann ne se reconnaissait plus, mais il obéissait à un instinct plus fort que sa volonté. Les deux soldats engagèrent aussitôt le fer, et le jeune étudiant suivit d'un œil avide leur jeu fin et serré. Il se dit tout bas :

—Je vais donc enfin savoir comment il faut s'y prendre pour tuer un homme.

Après quelques minutes de combat, Tiefenbach, atteint d'un coup de pointe au-dessous du sein droit, tomba sans connaissance.

(A continuer.)

LE CANCAN.

St. SAUVEUR, 4 Mai 1878

LES ARMOIRIES DU "CANCAN."

Après bien des démarches, des retards et des déceptions, nous pouvons présenter aujourd'hui à nos lecteurs le *Cancan* orné de ses armoiries. Nous espérons que le beau sexe ne nous en voudra pas si nous l'avons choisi pour embellir notre journal. Admirateur passionné du chef de toutes les œuvres de Dieu nous avons voulu l'avoir toujours présent devant les yeux. Dorénavant ce sera notre drapeaux.

D'ailleurs si quelques unes de ces belles dames étaient tentées de ne pas trouver cette entête de leur goût; qu'elles nous le pardonnent en se rappelant que dans les premiers jours de la création nous leur avons rendu un service éminent, en leur prêtant une de nos côtes, la plus belle peut-être. Nous ne la réclamerons pas, à condition qu'elles se montrent indulgentes en notre faveur.

Et maintenant, en avant la langue.

LA CHARITÉ EN LITTÉRATURE.

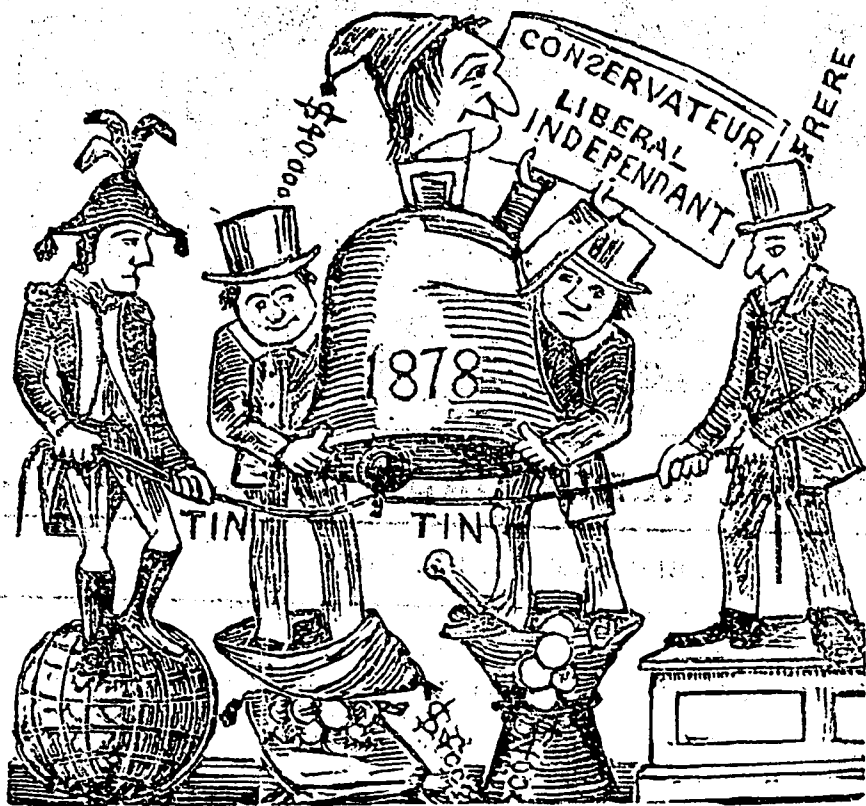
Dernièrement a paru un petit volume intitulé "Premières Poésies," qui a été adressé à la grande presse du pays, c'est-à-dire celle dont on croit le mieux les mensonges quotidiens.

Un journal de cette ville entr'autres (allumez les cierges et versez le vin) en a donné deux appréciations, la première flatteuse, trop peut-être, la seconde maligne, trop assurément.

Il y a cela d'avantageux parmi nous Canadiens, c'est que nos jeunes talents littéraires ne reçoivent pour tout encouragement que des coups de dent et de scie.

Un écrivain à ses débuts ne peut faire des prodiges, c'est tout naturel; mais il peut laisser entrevoir des aptitudes prononcées, un génie qui ne demande qu'à être cultivé pour produire de belles et utiles choses. C'est absolument comme le petit enfant qui fait ses premiers pas; ses jambes chancellent, il fait des chutes; mais enfin il marche, il avance.

Que diriez-vous de celui qui lui donnerait un coup de masse sur la tête, sous le prétexte qu'il ne se soutient pas avec assez de vigueur et de fermeté? C'est absolument la même chose. D'abord, un critique doit toujours avoir pour principe de signaler à celui qui en est l'objet, ses écarts, ses défauts et ses faiblesses. Critiquer pour le plaisir d'éreinter n'est pas cha-



PANORAMA DU COMTE DE DORCHESTER.

Un jour un candidat
Perché sur un husting
ding ding,
Avait de chaque côté
Quelqu'un pour l'allécher.

MORALE : Entre le cuir et l'indienne, il ne faut pas y mettre les doigts.

ritable. C'est un venin subtil soufflé sur une plante frêle et même chétive si vous voulez, mais qui n'aurait besoin que d'une culture attentive pour devenir un arbre plein de sève et de vie.

Maintenant, que d'individus à figure de sanctuaire, qui ne trouvent rien de bon chez les autres, qui semblent même pétris de jalousie, qui présentent l'aspect d'étudits consommés et sont cracraement gauches et nageants! Notre ville n'en manque pas; un grand nombre les prennent pour des génies sauveurs, le petit nombre s'en moque et les dédaigne. C'est ce que nous conseillons à M. Eudore Evanturel, l'auteur des "Premières poésies."

Le critique qui craint de signer son nom est semblable à l'assassin qui frappe dans l'ombre: C'est un lâche en français, un rascal en anglais, et ainsi de suite dans toutes les langues.

CANCAN.

CORRESPONDANCE.

Québec, 24 avril 1878.

M. le Rédacteur du CANCAN,

Un des lecteurs du *Cancan* vient vous prier d'insérer ces quelques lignes:

Ce cher *Cancan* a déjà pris son essor dans toutes les directions de notre ville, et partout on lui fait l'accueil le plus sympathique. Comment ne pas l'aimer quand on le voit à l'œuvre donner une becquée à un, une becquée à l'autre et ensuite se remettre

tranquillement le cou sous l'aile, et regarder attentivement partout entre les plumes de son aile, puis reparaitre le samedi suivant plus radieux que jamais. Le *Cancan* fera son chemin et sera aimé et choyé de ses lecteurs, et par là récompensera ses propriétaires des sacrifices qu'ils se sont imposés pour assurer longue vie à ce cher *Cancan* à qui je dis à revoir.

Un de vos lecteurs favoris.

NOTE DE LA RÉDACTION.—Tout en remerciant l'auteur de cette correspondance et en l'invitant à nous en adresser de nouvelles nous lui ferons remarquer que son article joue sur le mot canard, qui ne convient pas au titre de notre feuille.

CONSEILS PATERNELS.

Nous avons reçu la correspondance suivante que nous insérons avec plaisir. D'un côté l'avis qu'on veut bien nous donner est bon, et nous le mettrons à profit, d'un autre côté; celui de gauche, nous remercions chaleureusement l'auteur. Voici:

Messieurs du CANCAN,

Vos dernières caricatures sont excellentes d'idées mais la ressemblance des sujets est affreuse.

Votre artiste n'est pas aux faits de ce genre de travail. Le *Canard* est bien supérieur pour la figure des sujets.

Espérons que vous allez voir à satisfaire vos nombreuses pratiques.

JEAN CORÉ, N. P.

BULLETIN COMMERCIAL.

Voici, messieurs les marchands en efforts sers, un article que le *Cancan* vous concède de lire.

Il nous a été communiqué par une petite dame très charmante, très gentille (ah! si vous l'aviez vue) et qui ne résonne pas trop mal comme vous allez voir.

Monsieur le rédacteur,

Je remarque avec regret que nos marchands emploient par avarice, des demoiselles de préférence à des messieurs, pour trôner à leurs comptoirs. C'est tout-à-fait désagréable pour une dame, que de se faire servir par une personne de son sexe.

Avant commencé par être moi-même dans un grand établissement avant d'être patronne, puis rentière, Dieu merci, c'est d'expérience que je suis les mille vexations que le bataillon jaloux des filles pauvres fait subir à la cliente.

La malheureuse, dès son entrée, passe sous les regards croisés de quinze péronnelles, qui ont laissé leur robe au vestiaire et qui sont vêtues de costumes appartenant à la maison; ces regards l'auscultent de la bottine aux cheveux sans qu'aucun détail échappe à cet examen où perce toujours la raillerie contenue.

Après cela la patiente passe aux mains de la première, qui très élégamment et correctement habillée, la reçoit du haut de son chignon ébouriffé.

Il faut alors essayer un vêtement, et si l'on hasardé une observation, on s'expose à cette réponse:

—Il n'est pas possible que ça aille mal, car nos patrons sont établis sur les modèles les plus corrects.

Ou bien:

—Madame est peut-être un peu forte—ou un peu maigre.

Ou bien encore—elles osent parfois aller jusque-là:

—Ou dirait que la hanche gauche ressort un peu...

La pauvre acheteuse est au supplice; c'est à ce point que moi-même, qui ai si longtemps compté parmi les tourmenteuses, et qui sais toutes leurs petites méchancetés, j'hésite à me livrer à elles.

Cent fois je préfère être servie par des commis; et je suis bien certaine que la plupart des femmes sont de mon avis.

Sur ce, M. le rédacteur, je vous salue avec déférence, vous remercie bien de l'espace que vous m'avez accordé pour mes justes réclamations, et vous souhaite tout le succès possible.

IYA.

PISTONS POLITIQUES.

(Par les bouches de nos téléphones.)

Berthier.—Il y a un pic-nique en projet ici, qui aura lieu à la gloire du candidat gagnant. Après un copieux repas on se livrera à tous les amusements, tel que échec, dames, baguettes, etc.

On dit que l'aspirant bleu ne pourra alors se trouver au billard s'il vesse.

Chambly.—(Les grains sont semés mais le blé n'est pas encore levé, de sorte que le champ serait désert et que nous n'entendrions rien du tout, si un rassemblement d'électeur ne picniquait sur la terre fraîche et humide.)

Un orateur prononce ces mots d'une voix sépulcrale : " Electeurs, ne couchez jamais sur de la mortelle, c'est funeste.

DICTIONNAIRE NOUVEAU.

Idee (rêver qu'on en a une).—Vous ferez fou.

Illumination — Vous regretterez hautement le 15 août. Immédiatement vous recevrez une gifle qui vous fera voir trente-six lampions.

Invitation à dîner.—On vous flanquera au poste.—**Au bal.** Vous recevrez d'ici peu une fautive danse.

Habit.—Un ami vous invitera le lundi à une petite noce. Vous y prendrez une rude culotte.

Jambon.—On vous provoquera en duel. Ne vous battez pas, vous seriez sûrement fumé.

Lunettes.—Vous ferez votre chemin sans la magistrature assise : en avoir sur le nez.—Il y a des gens qui en veulent à vos fonds. Ouvrez l'œil et le bon.

Soleil.—Vous ferez des trous à la lune.

Souris.—Vous chercherez la question du chat.

Ténor.—Dédain complet de la modestie. Vous deviendrez absolument gâteux.

Trépane.—Cheveux prochains dans le potage de votre existence.

Veines.—En tout vous avez la plus grande déveine, qui est l'artère carotide de la malchance.

Uniforme.—Héritage prochain par suite de la mort d'un oncle d'Amérique, tambour au 17^e cuirassier des vélocipédistes sous-marins du roi de Siam. Il vous laissera sa caisse en y laissant sa peau.

Verrou.—Vous finirez mal ; vous deviendrez journaliste.

Zinc.—Aspiration vers les grandeurs et les mêlés-cass sur le comptoir.

VENGEANCES DE FEMMES.

(La boîte de bonbons.)

Quoique nous soyons convaincu depuis longtemps que les femmes ont certainement beaucoup plus d'esprit, de finesse et de susceptibilité que les hommes, nous sommes très-heureux de pouvoir constater le fait en racontant à nos charmantes lectrices une série d'anecdotes historiques, saintes et morales, dont les femmes seules sont les héroïnes.

... Dans une charmante petite ville du midi de la France, contrée où les cœurs et les esprits ont conservé la franche gaieté gauloise de nos ancêtres, une jeune fille charmante et gracieuse comme une hirondelle, fraîche et rose comme une pomme d'Api,



PÊCHE ÉLECTORALE.

Cà mord peu le matin ; tout de même on en attrappe toujours quelques-uns surtout quand vient le soir. On a de si bons appâts.

vive, alerte, accorte comme une sou-brette de théâtre, faisait l'admiration de toute la jeunesse dorée du pays. Elle produisait sur les gens, par son regard assassin et le sourire enivrant qui se jouait sur ses lèvres comme une abeille qui butine dans le calice d'une fleur, ce que produit une goutte de vinaigre dans une jatte de lait : elle faisait tourner les esprits. Quand elle sortait, une meute d'adorateurs toujours aux aguets, courait halotante après ces petits pieds cambrés renfermés coquettement dans une délicieuse paire de bottines dont Cendrillon aurait été jalouse.

Puis elle trotta, elle trotta comme une petite souris, et les cœurs qui la suivaient trottaient encore plus vite ; ils trottaient avec une vitesse de trente-six vapeurs à l'heure. Elle était femme de chambre chez de bons gros bourgeois et son nom était Julie.

Un lourdaud de garçon, garçon apothicaire chez le diabolin de la localité, en était tellement épris, si amoureux, qu'il en serait devenu bête si la nature, à son berceau, ne s'était chargée de ce soin. Enfin, il était bête à en revendre, et comme les femmes ne se trompent jamais sur l'esprit ou la bêtise des hommes, elle ne pouvait le regarder sans rire, et comme il était toujours ciré, astiqué, cosmétique comme un garçon perruquier, elle l'avait surnommé Patchouly à cause de cette odeur favorite qu'il affectionnait et dont il laissait des traces après lui comme un rat musqué.

Donc, Patchouly était amoureux de Julie, et quand il courait après elle, elle, svelte et gracieuse comme une biche, lui, grossier et lourd comme un mangeur de choucroute, on aurait cru voir un éléphant courir après une gazelle. Quand il lui parlait pour lui faire une déclaration grotesque et saugrenue, on s'attendait toujours à voir tomber de sa bouche un grain de munition. Julie riait à gorges chaudes de ce grossier Lovelace de ses assiduités et de ses poursuites, car, honnête et vertueuse, elle lui avait fait com-

prendre qu'elle gardait les trésors et les parfums de son cœur pour un de ses amis d'enfance, cuirassier au 9^e. Malgré les refus et la conduite de Julie à son égard, Patchouly se posait en vainqueur de la rebelle, la lâcheté ou la bêtise de certains hommes descendent parfois aussi bas pour satisfaire leur sottise et stupide fatuité. Julie qui l'apprit, résolut de se venger. Le premier de Pan approchait. Patchouly se demandait ce qu'il pourrait bien offrir à Julie pour l'enflammer, et après mûre réflexion, il lui offrit un médaillon renfermant de ses cheveux couleur queue de vache, car il avait une tête de homard cuit. Elle n'accepta pas le médaillon, ce qui remplit de joie le cœur de Patchouly qui se disait : *Je le donnerai à une autre.* En se contentant de la mèche de cheveux qu'elle avait gardée, Julie avait un but : elle voulait l'envoyer à son beau cuirassier pour qu'il s'en servit comme d'un pinceau à barbe !... En faisant son cadeau, Patchouly, avait réclamé une faveur, un souvenir, une entrevue à Julie. Celle-ci fit mine de résister et après réflexions, elle lui murmura tout bas, en tremblant : " ce soir à sept heures, sous la porte cochère." Puis elle s'enfuit. Lui, dans un moment de lyrisme digne du Cid, s'écria : " Je la tiens ! " Dans la journée, il cassa au moins une douzaine de flacons, tant il était agité, et à l'heure dite, il était au lieu du rendez-vous. Cachant toujours son jeu. Julie apparut timide et craintive comme une colombe qui aperçoit un vautour.

Quand il la vit : " Eh bien ! éblouissante Julie, avez-vous pensé à moi ? " " Oui, dit-elle, voilà. " Disant cela, elle lui remet un paquet soigneusement enveloppé, et elle disparut avant qu'il n'ait eu le temps d'éteindre le bec de gaz qui éclairait, comme il l'avait projeté. Interdit, Patchouly resta cloué sur place comme la femme de Loth changée en statue de sel. Il serrait cependant le paquet avec frénésie, qu'était-ce ?... Une fort jolie boîte d'étrennes, enveloppée d'une faveur rose, avec ces mots en lettres

dorées : *Bonbons au chocolat.* La déception fut grande, mais il s'en consola bien vite en se disant : c'est le commencement. Puis se rappelant qu'il n'avait pu donner d'étrennes à l'enfant de son patron, ayant dépensé tout son argent pour acheter le médaillon, il se proposa d'offrir la boîte à M. Louis. C'était le nom de l'enfant. Il se garda bien de défaire la faveur qui ceignait la boîte, craignant de trahir la fraîcheur du cœur. Il rentra chez son patron au moment où on se mettait à table. Au dessert, après un compliment de circonstance, il offrit la boîte au petit Louis. Son patron lui dit qu'il avait eu tort de faire cette folle dépense, la mère le remercia, l'enfant sauta de joie en s'écriant : des bonbons ! des bonbons ! Appelé à la boutique pour servir un client, Patchouly se retira aussi fier que Léonidas après le passage des Thermopyles, se disant : " les étrennes que mon patron me donnera me serviront à faire tirer ma photographie que je donnerai à Julie. "

Patchouly était à peine sorti de la salle à manger que l'enfant avait déchiré le papier, enlevé la faveur, ouvert la boîte... et battant des mains, il s'écria : Papa ! Papa ! du chocolat vert ! — Du chocolat vert ! Répéta le disciple de M. Purgon. Voyons-cela ! Et d'un œil aussi scrutateur que celui d'un juge d'instruction, l'apothicaire toucha, palpa, sentit, horreur !... l'enfant pleurait, madame se bouchait le nez, monsieur s'essuyait les doigts... qu'était-ce donc ?...

Flairant une malice qui avait été faite à son commis dont la bêtise était proverbiale, l'apothicaire appela son employé. Comme toujours, celui-ci arriva la bouche en cœur et satisfait de lui-même. Qu'est-ceci, lui annonça-t-il, en contenant sa rage ?... Ce sont des bonbons au chocolat que j'ai achetés pour M. Louis, chez le confiseur du coin. Ah ! du chocolat ! Goûtez-en donc ! goûtez-en donc ! Et ce disant, l'apothicaire en prit une poignée qu'il introduisit de force dans la bouche de Patchouly qu'il mit à la porte de chez lui à coups de pieds dans cette partie du corps qui constitue aujourd'hui un département allemand.

Que renfermait donc cette boîte ?... Julie voulant se venger et se débarrasser de son adorateur, avait ramassé sur la litière de la chèvre qui allaitait les enfants de ses maîtres, de petites boules vertes qu'elle avait enroulées de sucre et dont elle avait rempli la boîte en question, aussi cadeau d'un de ses adorateurs.

Maintenant, lectrices, vous savez le reste... vous avez deviné.....

Quant à Patchouly, furieux, battu, basoué, confus comme un renard qu'une poule aurait pris, il voulut aller se venger de Julie, lui demander raison de cette injure, mais il dut quitter la localité et il court encore, car il trouva sous la porte cochère, au plein midi, l'éblouissante Julie et son beau cuirassier du 9^e arrivé le soir même pour la conduire à l'autel.

GASTON LABAT.

oiseaux et enfants.

I.

Tant que la balle saison dure,
Que les arbres ont leur verdure,
Et les champs leur velours soyeux ;
On entend leur voix fraîche et douce
Gazouiller dans les nids de mousse,
Sous les grands bois silencieux.

—

Mais lorsque l'hiver vient étendre
Son tapis blanc sur l'herbe tendre,
Et que les beaux jours sont finis ;
Ces pauvres petits que la glace,
Avec le vent froid, bousse et chasse,
S'en vont ailleurs bâtir leurs nids.

II.

Tant que, dans la jeune famille,
Le printemps, avec l'été, brille,
Tant que le sang est chaud encor ;
Autour de nous, troupe joyeuse,
De blonds enfants à voix rieuse
Font voltiger leurs cheveux d'or.

—

Mais lorsque les glaces de l'âge
Viennent blanchir notre visage,
Quand notre hiver tombe des cieux ;
Joyeux enfants et blondes têtes,
S'éloignent, et nos mains distraites
Ferment la porte derrière eux.

NAPOLEON LEGENDES.

BALIVERNES.

Je ne sais quel photographe célèbre,
peut-être Nadar, a dit qu'il aimerait
mieux avoir à photographier un régiment
de cavalerie, hommes et chevaux,
qu'une seule femme un peu sur le re-
tour. Le régiment va à la photogra-
phie comme au feu, et, pourvu qu'il
soit exécuté, il ne chicane pas sur les
détails de l'exécution. Mais femme
sur le retour, juste ciel ! Que de pré-
cautions ! Que de recommandations...

..

Alors qu'il était légat à Bruxelles,
le pape actuel fut prié à un grand
dîner où assistait le marquis de X...,
esprit fort, poussant le scepticisme jus-
qu'à l'irrévérence.

Au dessert, le gentilhomme alla vers
Mgr. Pecci et crut fort spirituel de lui
montrer sa tabatière dont le dessus
portait, peinte sur ivoire, une Vénus
outrageusement décolletée.

Le prélat considéra la peinture lon-
guement, sans se déconcerter :

—Très-beau ! très-beau ! murmura-
t-il en fin connaisseur.

Puis, levant les yeux sur le marquis :

—Le portrait de la marquise ?..

..

Le jour des Rois, deux républicains
expriment leurs idées politiques. L'un
dit :

—Je n'ai jamais aimé les rois !

—Et pourquoi donc ça ?

—D'abord, la galette, je ne la di-
gère pas.

..

Sur la rue St. Jean, un monsieur
très-correctement vêtu de noir, marche
sur les bottines d'une jeune femme
très-jolie.

—Eh ! quoi, madame, lui dit-il tout
bas, pas un mot ?.. Un souper au
Chien d'or ne vous sourirait-il pas ?

A ces mots, la dame lève la tête,
sourit et répond :

—Je ne dis pas non, monsieur, mais
je possède un mari.

—Votre mari ! s'écrie le galant ;
je suis employé aux pompes funèbres ;
dites un mot, et je lui envoie ma voi-
ture.

..

Voici le compte-rendu d'un bal de
cuisiniers qui a eu lieu récemment :

L'autre soir, grand bal de bienfai-
sance à la salle du patronage, au profit
des orphelins.

A minuit l'orchestre prélude. Un
brisson de danseuses attendent, bouil-
lant d'impatience de voir les danseurs
faire leur entrée. Ils arrivent. L'un
d'eux, nous n'inventons rien, porte une
brochette à la boutonnière, quelques-
uns ont à la main un bouquet dans le-
quel ils ont sans doute glissé quelques
poulets. Les cordons bleus (les com-
missaires) font les honneurs.

Le signal est donné : chacun choisit
sa chacune. C'est une valse ! Il s'a-
git de faire tourner ces dames. C'est
une frénésie. La robe vole au vent,
les manches à gigot flottent sur les
épaules des danseurs, les toilettes as-
sorties se mêlent.

A une heure, les valseurs trempés
prennent un court-bouillon ; ils ont
trop fait sauter.

Un monsieur, le nez en pied de
marmite, met les pieds dans le plat et
adresse une déclaration épiciée à une
jeune cuisinière alsacienne, une bonne
pâte de fille qui se révolte et veut
appeler "baba."

Le gros monsieur fait un four.
Les danses recommencent. En voi-
là pour trois heures encore.

Les chefs veulent nous faire reve-
nir !

..

REDOUTABLE.—On vient d'inventer
un petit appareil photographique qui a
la forme d'un simple pistolet de poche.
Vous rencontrez une dame qui vous
plaît, vous visez droit au nez, vous lâ-
chez la détente, et... avant même
qu'elle ait eu le temps de se retourner,
vous avez son portrait que vous pou-
vez mettre dans votre poche.

Que d'indiscrétions on va com-
mettre ! Attendons-nous à des mal-
heurs.

..

PROBLEME.—Nous désirions savoir
quel âge aurait un veau qui mourrait
de vieillesse. Autrement dit, à quel
temps de son existence cet animal
passe-t-il de son premier état au se-
cond ?

..

PENSÉE VRAIE.—On est toujours de
bonne foi quand on dit : je t'aime ! Le
seul tort qu'on a c'est d'ajouter : je
t'aimerai toujours !.....

Il est imprudent d'engager l'avenir.

..

Situations dénuées complètement de
charmes, ou les gens qui n'ont pas de
veine, d'après l'Éclipse :

Etre en retard pour le train d'Or-
léans. Arriver sur le pont d'Auster-
litz, par une pluie battante et un vent
à déraciner les becs de gaz, chargé de
paquets sous chaque bras et d'un sac
de nuit. Eprouver le besoin de se
moucher, voir son parapluie se retour-
ner et son chapeau s'envoler dans la
Seine.

Se réveiller au milieu de la nuit en
proie à une soif ardente. Se précipi-
ter vers une bouteille et avaler dans
l'obscurité un plein verre d'huile de
quinquet.

..

Etre assis bien chaudement dans le
coin d'une bonne voiture, fumer un
londrès en chantant :

Ah ! qu'il est doux de parcourir le monde !
Ah ! qu'il est doux de voyager !

Et rouler au fond d'un ravin.

..

Etre attendu pour déjeuner à Vau-
girard, un jour qu'on n'a pas le sou.
Prendre l'omnibus à la Bastille, s'en-
dormir pour faire passer le temps, et...
se réveiller à Vincennes.

..

Etre malade au point de ne pouvoir
mettre un pied devant l'autre, et en-
tendre au milieu de la nuit crier :
" Au feu ! " dans la maison.

..

Entendre crier : " Au voleur ! "
courir après lui, être arrêté pour le
voleur et passer la nuit au poste.

..

Avoir un oncle très-vieux, paralysé,
millionnaire, et... mourir avant lui.

..

Avoir un créancier que l'on suit de-
puis nombre d'années, et le rencontrer
chez les parents d'une jeune fille que
l'on vient demander en mariage.

..

Etre employé, — se réveiller à midi,
— s'habiller en pensant au poil qu'on
va recevoir, et s'apercevoir, au mo-
ment d'entrer à l'administration, qu'on
a oublié de mettre son pantalon.

..

ÉVÈNEMENT ÉLECTORAL.—Mercre-
di soir, à six heures, la salle Jacques-
Cartier présentait un spectacle très-
animé. Tous les officiers-rapporteurs
étaient rangés sur une seule ligne pour
décider d'un cas étrange. Au mo-
ment où la dernière boîte à scrutin fut
ouverte, un chapeau tomba du plafond
dans la salle. Quelqu'un le ramassa,
et... le déposa sur la table au mo-
ment où le chef des scrutateurs pro-
clamait M. Shéhyn.

Chacun constata à son grand éton-
nement que c'était un chapeau de
chêne.

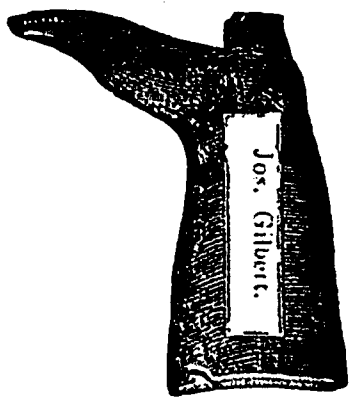
Tous ceux qui entreprennent quel-
que chose devront donc aller se coiffer
chez Alphonse Dechène, coin des rues
du Pont et St. Joseph, s'ils veulent
réussir.

Le CANCAN est en vente chez
M. Drouin et Frère, libraire, rue St.
Joseph, St. Roch ; chez M. Béland,
tabacconiste, No. 264, rue St. Jean ;
chez M. Elzéar Marois, libraire, rue
et faubourg St. Jean ; chez M. Ga-
rant, libraire, rue St. Jean, Haute-
Ville ; chez M. Crémazie, libraire,
rue Buade, Haute-Ville ; chez M.
J. S. Gouvreau, libraire, No. 33
marché Finlay, Basse-Ville ; chez
M. Trudel, No. 16, Côte du Passage,
Lévis.

Bonnes Pouches 50 centes.
A DES PRIX MODÉRÉS.
DE FANTAISIE
général de CHAUSSURES DE GOUT ET
PRENT constamment en mains un assortiment

QUÉBEC.

Rue St. Jean



JOS. GILBERT



PORC !! PORC !!!

LARD FRAIS,
LARD SALÉ,
JAMBON,
SAUCISSES,
SAINDOUX,
BEURRE,
ŒUFS, etc.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon
marché.

M. BELLEHACHE désire informer ses amis
et le public qu'ils trouveront toujours à son
étal No. 3

HALLE JACQUES-CARTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront
servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer por-
ter les effets achetés chez lui à domicile.
St. Roch, 27 avril 1878.

P. LAROSE et Oie.
Éditeurs-Propriétaires:
Rue de l'Aqueduc, ou au Bureau de Poste,
boîte 5, St. Sauveur.